

Lo vîlhio dèvezâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 15

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITÉS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ANNONCES

— 30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1921 pour

4 fr. 50

en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

PATRIOTE ET BON ENFANT

NOUS avons, samedi, constaté le très vif et, du reste, très légitime succès des représentations du *Major Davel*, par « La Muse », au Grand Théâtre. C'est chaque fois salle archi-comble d'un public enthousiaste et vibrant. Sans doute, il y a bien par-ci, par-là, quelques critiques, mais celles-ci s'adressent toutes à la pièce, aucune à la façon dont elle est montée, ni à l'interprétation, qui sont remarquables.

Que lui reproche-t-on, à la pièce?... Des longueurs et une allure tant soit peu déclamatoire qui permet à certains censeurs, tenus à circonspection, de dire de certaines scènes : « Ça, c'est vraiment un peu pompiers ! » A part cela, chacun s'accorde à reconnaître la louable sincérité des auteurs, qui, dans cette œuvre, ont très heureusement laissé parler leurs cœurs de patriotes. Par le temps qui court, ce n'est point mauvais, bien au contraire.

« Le *Major Davel* — la pièce — disait l'autre jour quelqu'un, c'est un antidote contre le bolchévisme ! »

Il y a du vrai dans cette opinion, encore qu'il ne soit nullement question de bolchévisme dans la pièce de Hurt-Binet et Gaullieur. On ne savait pas ce que c'était à l'époque de Davel. Le bolchévisme est une abominable création de la grande guerre. Il a bouleversé toutes les notions admises, toutes les organisations connues jusqu'alors. L'un des plus durement frappés, c'est le socialisme, dont s'est réclamé le bolchévisme à son début. Le socialisme s'est discrédité par le patronage qu'il a bénévolement accordé tout d'abord à cette aberration que sont, dans l'ordre social, les théories et les pratiques bolchévistes.

Le *Major Davel* est une belle et bonne leçon de patriotisme. A voir les manifestations que provoquent certaines scènes et l'émotion profonde qui étreint les spectateurs aux deux derniers actes, tout particulièrement, soit la « Prison » et « l'Echafaud », on a la conviction que le patriotisme est encore très vivace chez nous, qu'on est décidé à lui sacrifier sans faiblesse et que ceux-là perdraient leur temps et leurs peines à vouloir convertir nos populations à l'anarchie et au bolchévisme. Le peuple vaudois tout entier ferait front contre leurs instigations. Il veut rester patriote et... vaudois, sans pour cela méconnaître ses devoirs de bon Confédéré et de membre de la grande famille humaine.

Les manifestations spontanées et vibrantes, comme aussi l'émotion sincère auxquelles nous faisons allusion, présentent certains traits qui nous paraissent marquer de façon intéressante le caractère vaudois, bon enfant et patriote. Ainsi, au second acte, au défilé de la troupe de Davel se rendant à Lausanne, aux fins que l'on sait, la salle, à chaque représentation, a salué de ses applaudissements les drapeaux bernois de l'époque, obligeamment prêtés par le Musée du Vieux-Lausanne. Incroyable ! s'écriera-t-on.

Non, pas incroyable, très exact, au contraire et très naturel. C'est l'hommage respectueux et traditionnel dû au drapeau, symbole de la patrie et de l'honneur, et, en l'occurrence, drapeau sous lequel les Vaudois sujets de LL. EE., avaient vaillamment combattu, avant qu'ait sonné l'heure bénie de leur émancipation. Cet hommage rendu à l'étendard rouge et noir était spontané, sincère, exempt de tout ressentiment. Et pourtant il suivait presque immédiatement l'enthousiasme qu'avait soulevé le geste de Davel, qui, au moment de prendre la tête de ses troupes pour marcher sur Lausanne, arrachait de son tricornes la cocarde bernoise et lui substituait la cocarde verte et blanche.

Le peuple vaudois est bon enfant et patriote.

Le ressentiment des spectateurs allait, en revanche, à ces magistrats lausannois qui, feignant hypocritement d'épouser les généreuses idées de Davel, le livraient lâchement à ses juges, partant à la mort. Encore ce ressentiment ne se manifestait-il pas de façon très évidente, chacun se demandant, à part soi, ce qu'il aurait fait en pareille occurrence et s'il aurait été plus courageux et plus désintéressé que Messieurs de Lausanne. Car la soudaineté de la tentative de Davel et les conditions dans lesquelles il en entretenait la réalisation étaient bien pour expliquer, sinon excuser, une certaine hésitation, même une certaine méfiance. Les Vaudois, hélas ! n'étaient pas encore mûrs pour la liberté.

Aujourd'hui, émancipés, ils ont écrit sur leur drapeau : « Liberté et Patrie » et glorifient le héros martyr de leur indépendance. J. M.

Coquille. — Dans les annonces d'un journal valaisan on lisait il y a quelque temps :

« S'adresser chez X... grand atelier de... rue du Bourreau Favre, à Monthey. »

C'est Bourg-aux-Favre (quartier de Monthey) qu'il fallait lire.



DJACASSE ET SÉ HOUIT FELHIE

QUAND bin s'étai z'u maryà su lo tard, Djacasse l'avai bo et bin z'u onna tropa de bouibette. Rein que dâi felhie. Ein avai z'u houit. Sein la dzanlie que vo dio ! Houit fémelle, et vâi ! n'è pardieu pas de la moqua de matou. Quand Djacasse s'étai maryà, lo ministre l'avai dèvesà su ellî coupliet : « Les enfants sont une bénédiction du Seigneur ! » Mâ, tot parâi, quand la houitième fémalla l'ètai vègnâite ào mondo, lo poïro Djacasse, ein gueguèint ti elliau gran de café, desâi : « N'è pas l'èmbarras, mâ tot parâi, lo bon Dieu pào binstout bôtâ de mè bèni ! » Sa prêtre l'a été oïa, et la fema à Djacasse l'è partya po l'autro mondo. Du ceïn, ein a min rezu.

Djacasse l'è dan restâ tot solet avoué sè houit fémelle que l'avant tote trâi z'ans de différeïnçe. Elliau fémelle sant vègnâite grante, grante. Quand la derrièrre l'a z'u veingt ans, l'avant-derrière ein avai

veingte-trâi, l'autra avant-derrière veingte-six, lè duve dau mâitet veingte-nâo et treinte-dou, la trâisïona treinte-cin, la seconda treinte-houit, et la première quarant'ïoun'an.

Ein avai min de maryâie et l'è ceïn que bourlâve Djacasse. On lo vayâi jamé guié. Ceïn sè comprèind, lo revî lo dit' prau :

*Clî qu'a prau felhie et prau lâi
Jamé dzouïa ne sè vâi.*

Vo sède assebin que l'è mein pénabillio de gardâ on quart'on de pudzè ào sèlau qu'onna felhie à maryâ. Ah ! se sè houit felhie l'avant ètâ dâi valottet, barant ti maryâ. Lè z'hommo, l'è su. On mettrâi bin on tsapi à n'on tsin que troverâi tot parâi onna fema.

Lè grachau vègnant prau, mâ sè pas se lè felhie à Djacasse fasant lau prin bè, lau pouinette, mâ terivant ti ào renâ et Djacasse ein ètâi quito po sa pota. Faut que vo dièssè que l'avai émaginâ onn'ècîn-gyéna dau tonnerre po liquidâ lè pe vilhie po ceïn-cèi. L'arâi balyi mè ài z'ènc qu'âi z'autre, mè ài pe vilhie et moïn ài dzouvene et ceïn n'arèindzive pas lè galant. Stausse l'arant prâi la dzouvena et lo magot, mâ la fémalla soletta, menet !

On coup que Djacasse l'ètai ào cabaret, lâi trâove on certain quequelhière qu'on lâi desâi Fourguenatse. N'avâi pas tant erouïe façon que l'ètai avâro. Quand l'eurant bu quauque demi, s'étant met à devesâ et Djacasse parlève de sè fémelle. Mimameint, quand l'eurant bin trinqua et fé à la voâtrâ, Djacasse et Fourguenatse l'arant ètâ quasu prêt à fère 'na patse. Fourguenatse desâi :

— Tè... tè... mâ... maryo ie... iena de tè... tè... felhie !

Et Djacasse, que l'ètai prau décidâ, fasâi :

— Tè preingno ào mot. La quinna vâo-to ?

Fourguenatse, que l'ètai pirate, repondâi :

— Et diéro lau... lau... baillî-vo ?

Djacasse l'èspiliaquève adan son tarife :

La Moudietta, que l'a veingt ans, ie baillo cinq mille franc :

La Terlupa, veingt-trâi z'ans, houit mille franc :

La Dzeroffliâie, veingte-six ans, onze mille :

La Jacinthe, veingte-nâo ans, quatôze mille :

La Gottrauz, treinte-dou, dix-sat mille :

La Violette, treinte-cin, veingt mille :

La Magritta, treinte-houit, veingte-trâi mille :

La Rose, quarant'ïoun'an, veingte-six mille.

Fourguenatse, que vayâi dza ti elliau mille, lâi dit dinse :

— Mè farâi rein que... que... sâi pas trau... trau... dzouvena, mâ... mâ... dite-mè vâi, père... Dja... ca... casse ! ein ài-vo min de pe vilhie ?

Marc à Louis, du Conteur.

Comme aux champs. — Le fait s'est passé à Lausanne, il n'y a pas longtemps.

Dans une réunion religieuse, avec projections cinématographiques, les explications alternant avec le chant de cantiques, apparait une vue particulièrement belle et reposante, représentant des vaches paisant dans une prairie à l'orée de la forêt — vue idyllique s'il en fut.

En ce moment, le conférencier désigne le cantique qui va être chanté ; puis, se tournant du côté de l'opérateur, de sa voix la plus naturelle lui dit :

— Avez l'obligeance de garder les vaches pendant que nous chanterons. E. M.